La condition grisante de la Cifre

Laurent Devisme, Estelle Gourvennec, Mathilde Padilla

▶ **To cite this version:**

Laurent Devisme, Estelle Gourvennec, Mathilde Padilla. La condition grisante de la Cifre : entretien avec Estelle Gourvennec et Mathilde Padilla, doctorantes Cifre. Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère, 2020, 10.4000/craup.3057 . halshs-03234360

HAL Id: halshs-03234360
https://shs.hal.science/halshs-03234360

Submitted on 25 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La condition grisante de la CIFRE

L'entretien se déroule dans les locaux de l'Ensa Lyon, en marge des rencontres doctorales en architecture qui s'y tiennent en Septembre 2019. Deuxième volet de l'enquête sur les conditions de la thèse en CIFRE, après une focalisation sur des commanditaires, il s'agit d'entendre des doctorants parler de leur expérience en cours. Nous abordons à la fois les conditions de mise en place et de déroulement de la thèse ; les spécificités liées aux deux sujets et aux dominantes disciplinaires ; l'importance de cheminements partagés entre direction de thèse, milieu professionnel et doctorants et des enjeux forts quant à la reconnaissance et à la portée de parcours hybrides.

Estelle Gourvennec est inscrite en deuxième année de thèse à l'Université Paris 8, laboratoire LAVUE (co-direction Agnès Deboulet et Anne d'Orazio) et architecte associée au sein de l'Atelier 15.

Mathilde Padilla est au bord de sa troisième année de thèse à l'Ensa Lyon, laboratoire EVS-LAURE (UMR 5600) et AAU-CRESSON (UMR 1563) (co-direction Philippe Dufieux et Olivier Balay) et salariée au sein de l'agence d'architecture archipat (tuteur : Laurent Volay, architecte du patrimoine, co-gérant).

Laurent Devisme est professeur à l'Ensa Nantes, UMR AAU-CRENAU.

Laurent Devisme. Je vous propose de nous inscrire plutôt dans la logique d'une conversation prolongeant les enjeux que nous avions abordés avec des commanditaires de recherche. Vous êtes toutes les deux architectes de formation, de l'école de Lyon et de l'école de Nantes, racontez-moi comment vous êtes entrées en CIFRE, il y a un peu plus d'un an : la demande d'une agence d'architecture, une volonté de votre part de faire une thèse dans ce cadre, une opportunité proposée par un professeur ?

Un parcours hybride, mûri et épaulé

Estelle Gourvennec. J'ai été diplômée de l'école de Nantes en 2012. J'ai ensuite enchaîné sur un Master de recherche en sociologie à Paris VIII car j'avais le souhait de faire une thèse, et toujours en Cifre. J'ai toujours souhaité m'inscrire dans ce dispositif parce que je voulais faire de la maîtrise d'œuvre parallèlement à ma pratique de recherche. C'est un fil conducteur qui m'a amené sur le programme de ma Cifre aujourd'hui.

À l'issue du Master recherche, j'ai eu plusieurs opportunités de Cifre, notamment à Plaine Commune. Je n'ai pas poursuivi la piste car je souhaitais vraiment être dans une agence d'architecture. Par ailleurs, j'avais une thématique de recherche en filigrane qui portait sur la participation des habitants, la rénovation urbaine, les pratiques collaboratives dans l'habitat.

Il se trouve qu'en faisant partie de l'association Alternative pour des projets urbains ici et à l'international (APPUII), j'ai rencontré une agence d'architecture sur un de nos terrains d'enquête à Ivry-Port, agence spécialisée dans l'habitat participatif, les projets coproduits avec les habitants. J'ai commencé à travailler à l'Atelier 15, qui est une société coopérative et participative (Scop). J'y ai exercé pendant quatre ans. J'ai fait ma HMO.

En parallèle, j'ai conservé un pied dans la recherche. Je faisais partie d'un programme de recherches du PUCA, avec Agnès Deboulet : *Quartiers-tremplin — citadins précaires*. J'avais toujours l'idée de construire cette Cifre avec l'Atelier 15.

Après trois ans d'exercice à l'Atelier, on a décidé de mettre en place la Cifre, avec les difficultés administratives que cela peut poser, notamment la limite de l'ancienneté d'un contrat de travail dans la structure, limitée à 9 mois. Je ne crois pas trop au fait de faire du salariat déguisé autour d'une Cifre, notamment en SHS…

Pour en revenir à mon parcours, j'ai donc exercé pendant cinq ans avant de faire ma Cifre, que j'ai construite sur la base de l'ensemble des opérations que j'avais menées au sein de l'Atelier et sur ce que je pouvais faire en parallèle avec mon investissement associatif au sein d'APPUII. J'avais donc déjà un gros bagage car j'avais géré une opération d'accession sociale à la propriété en habitat participatif. J'avais accompagné les ménages de la constitution du groupe à la co-conception de leur habitat jusqu'à la livraison, avec tous les problèmes qui peuvent se présenter lors des livraisons d'opération.

J'ai construit mon projet de recherche sur cette base de réflexion, sur les pratiques professionnelles, la légitimité professionnelle dans la partie maîtrise d'œuvre, la participation habitante et l'accession à la propriété. Dans un deuxième temps, la thématique du rapport à la propriété dans les programmes d'accession à la propriété est apparue avec la dissociation du bâti et du foncier et de nouveaux organismes de foncier solidaire (OFS) qui se sont structurés depuis deux ans.

Il faut préciser que la réalisation de cette Cifre a été favorisée par le fait que je suis dans une structure très engagée et très militante qui réfléchit beaucoup en son sein sur les pratiques professionnelles, les légitimités habitantes. Nous sommes inscrits dans des réseaux, des associations ; il y a déjà un fort engagement sur la question de la production architecturale : qu'est-ce qu'on produit ? Comment on le produit ? Tant sur les montages juridiques et financiers que sur la qualité environnementale des bâtiments. Nous sommes spécialisés dans la construction bois.

C'est aussi une des difficultés de la Cifre quand on est engagé dans une structure aussi prenante. La question de la distanciation se pose forcément à un moment. Comment prendre du recul vis-à-vis de cet engagement très fort vis-à-vis de la structure ? Il y a cette question de loyauté vis-à-vis de la structure, de ce qu'on peut écrire, de la manière dont on peut se positionner. C'est globalement une structure très ouverte et il n'y a pas eu de raison d'être dans une défiance vis-à-vis du doctorant.

Laurent Devisme. — C'est donc un projet que tu nourris sur plusieurs années. Côté labo ou encadrement, c'est aussi un compagnonnage de longue date avec Agnès Deboulet…

Estelle Gourvennec. — Depuis la soutenance de PFE, je n'ai jamais vraiment quitté Agnès Deboulet. J'ai fait le Master recherche. Ensuite, j'ai fait partie d'APPUII, du programme de recherches du PUCA. J'avais travaillé sur le centre-ville de Saint-Denis et la place des mal-logés dans la rénovation urbaine.

Laurent Devisme. — Avec une équipe de chercheurs de programmes de recherche sur les quartiers-tremplins.

Estelle Gourvennec. — Tout à fait. Il y avait deux équipes : l'une à Marseille, l'autre à Paris. Je faisais partie de l'équipe parisienne et nous avions trois terrains en Île-de-France : Ivry-Port, Belleville et le centre-ville de Saint-Denis. Je connaissais très bien le contexte de Saint-Denis pour y avoir fait mon mémoire de sociologie. J'avais donc beaucoup d'entrées. Parallèlement à cela, je connaissais très bien le territoire ivryen car l'Atelier 15 est basé à Ivry. Nous étions en train d'y faire un projet d'habitat passerelle pour les populations roms à Ivry. Nous travaillons donc aussi, via le programme de recherche, sur la question de la place des Roms et de la gestion des populations roms par ces collectivités communistes, où il y a une grande bienveillance sur les campements.

Tout cela se recroisait donc très bien entre le programme de recherche et ma pratique professionnelle. J'avais aussi des petites charges de cours à La Villette.

Nous ne nous sommes donc jamais perdues de vue avec Agnès Deboulet ; nous avons longtemps travaillé ensemble. Je pense que c'est aussi clairement une clé de la concrétisation du projet. Cette rencontre a rendu possible la thèse. En effet, même pendant ces cinq ans, elle m'a invitée à des colloques pour intervenir sur ce que je faisais de manière professionnelle : elle ne m'a jamais lâchée !

J'ai toujours souhaité construire ce parcours entre maîtrise d'œuvre et recherche. Après, il y a ce que l'on souhaite faire et ce qui se fait vraiment, mais il est vrai que les rencontres que l'on peut faire pendant son parcours sont décisives dans la réalisation du projet que l'on construit.

Un autre parcours : rencontres heureuses, rapidité et opérationnalité

Mathilde Padilla. — Mon parcours est complètement différent. Je suis diplômée de l'école de Lyon depuis 2017 : c'est donc très récent. En 2012, je passais mon bac ! En 2017, je passais mon PFE et mon mémoire à l'école d'architecture de Lyon. Je travaillais sur des sujets très opérationnels : le lien entre architectes et entreprises pour mener à bien la maîtrise d'œuvre ou un chantier, comment réussir à tisser des liens avec les entreprises pour parvenir à un résultat satisfaisant en termes de savoir-faire et de règles de l'art.

C'est une rencontre qui m'a poussée à aller vers la thèse en Cifre. Mon président de jury de soutenance de mémoire était Olivier Balaÿ, qui est mon actuel co-directeur de thèse avec Philippe Dufieux. Lorsque j'ai fait mon oral de mémoire de recherche, il est venu me voir pour me dire : « J'ai l'impression que tu aimes assez cette dimension opérationnelle. Avec Philippe Dufieux, nous sommes à la recherche de doctorants partants pour mener des sujets de recherche très opérationnels dans le cadre de la création de la chaire partenariale d'enseignement et de recherche en architecture « Habitat du futur » ».

Le but était de travailler sur un sujet de recherche qui aurait une visée opérationnelle du chantier. Je n'étais pas du tout partie pour faire une thèse. C'est là que nos parcours sont très différents. C'est quelque chose qui me faisait un peu peur : je me demandais si j'étais capable de le faire, si c'était ce que j'avais envie de faire à la sortie de l'école, si je n'aurais pas envie de faire un peu de pratique auparavant.

Nous avons commencé à en discuter avec Olivier Balaÿ et en sommes venus à nous dire que la solution pour un tel sujet était la Cifre. J'étais dans le flou mais en même temps je suis assez curieuse : j'aime bien le flou ; c'est un peu ce qui m'a portée à me dire : « Pourquoi pas ? »

C'est vraiment le sujet qui a mené à la Cifre. Le sujet est : La réhabilitation des façades légères dans l'habitat du XXe siècle.

Estelle Gourvennec. — Est-ce donc une thèse en architecture ?

Mathilde Padilla. — Oui. Ce sujet se fait avec un projet démonstrateur sur un immeuble situé à Lyon, dans le 5^{e} arrondissement. C'est un immeuble de François-Régis Cottin dont les façades ont été conçues par Jean Prouvé. Ces façades rencontrent certaines problématiques thermiques : comment les adapter aux besoins du XXIe siècle ? Il y a la notion de confort mais aussi de réglementation, tout cela avec la participation des habitants qui sont en copropriété ; la situation est différente de celle d'avec un bailleur, où on a un seul propriétaire ; en l'occurrence, on a 60 copropriétaires et la situation était complexe.

Ils étaient face à leur problématique d'inconfort en ne sachant pas comment réhabiliter cette façade si particulière car il s'agit de panneaux préfabriqués d'aluminium conçus par Jean Prouvé.

La valeur patrimoniale de cette façade est très forte, mais on a des problèmes de confort que l'on ne sait pas résoudre. Les professionnels mobilisés jusqu'alors par les copropriétaires n'ont pas sur leur apporter de solutions concrètes, préconisant immédiatement l'isolation par l'extérieur. La copropriété, la régie de l'immeuble a tout de suite été attirée par le projet de recherche sur l'immeuble et a soutenu l'idée de faire une thèse.

Dès lors, nous nous sommes dit que ce serait parfait en Cifre parce qu'on a besoin d'une équipe de maîtrise d'œuvre ayant aussi une expérience en patrimoine pour nous aider à monter cette opération.

C'est donc la rencontre avec l'agence d'architecture Archipat, que Philippe Dufieux et Olivier Balaÿ connaissaient de réputation, qui a vraiment concrétisé le projet. En effet, en mai 2017, nous nous sommes tous rencontrés autour d'une table chez Archipat et avons discuté du sujet. Laurent Volay, un des associés de l'agence, a tout de suite été emballé par le sujet et a proposé de m'accueillir dans les locaux d'Archipat, au sein de l'agence, pour faire la Cifre et mener le projet ensemble.

C'est une belle collaboration car Laurent Volay est toujours présent aux réunions de suivi de thèse. C'est comme s'il était directeur de thèse également, sauf qu'il n'est pas enseignant et n'a pas l'HDR ; c'est un praticien associé de l'agence. Toutefois, il a vraiment l'habitude de ce genre d'opération de par son expérience dans le patrimoine du XXe siècle, dans la réhabilitation en tant qu'architecte du patrimoine de l'école de Chaillot. En même temps, il est très intéressé par cette dynamique de recherche-action, de recherche concrète. C'est ainsi que nous avons monté la Cifre de fil en aiguille et cela est allé très vite. Nous nous sommes rencontrés en mai 2017, avons posé le sujet que nous avions déjà travaillé avec MM. Balaÿ et Dufieux en juillet 2017 et avons eu la réponse en décembre.

J'ai été diplômée le 29 juin 2017 et j'ai intégré l'agence le 3 juillet par anticipation, pour travailler sur une étude sur la Part-Dieu. Nous avons fait les contrats dès que nous avons eu la réponse concernant la Cifre. Cela a été un peu compliqué car ce ne sont pas des contrats communs. Cela a vraiment été très rapide entre le moment où nous nous sommes rencontrés et le moment où la recherche a commencé : à peine un an.

Laurent Devisme. — Qui a choisi cet immeuble ?

Mathilde Padilla. — C'est encore un hasard : Philippe Dufieux vit dans un immeuble également labellisé « patrimoine XXe » dont la régie est la Régie Franchet. Son immeuble n'a pas de problème mais en échangeant avec le régisseur Franchet, ce dernier lui a parlé du cas de l'immeuble les Cèdres. De fil en aiguille, cela est arrivé par Renaud Franchet et Philippe Dufieux.

Nous avons ensuite rencontré les copropriétaires lors de l'assemblée générale d'avril 2018. Cette assemblée générale a eu lieu juste après le démarrage de la Cifre. Lors de cette rencontre avec les copropriétaires, nous avons présenté le sujet et ils nous ont dit : « Super, nous aurons peut-être une solution ! ». Les copropriétaires ont scellé leur accord en nous aidant à financer une partie des études de diagnostic de l'immeuble ; certains d'entre eux sont vraiment actifs dans cette recherche.

Laurent Devisme. — Quel est le rôle de la chaire *L'habitat du futur* ? Est-ce une labellisation ?

Mathilde Padilla. — Olivier Balaÿ et Philippe Dufieux sont rattachés à cette chaire. Nous avons aussi accès à tous les partenaires de cette chaire, dont Les Grands Ateliers. Ils nous soutiennent dans la dimension de prototypage d'appartement-témoin avant de lancer la

potentielle réhabilitation si les copropriétaires veulent le faire. En effet, la dimension du budget est un peu indépendante, même si la dimension économique rentre dans le sujet de thèse et que nous allons essayer de faire un montage financier. Les propriétaires décideront de lancer l'opération en fonction de leurs moyens. Les Grands Ateliers, *via* la chaire, nous aident à faire les prototypes, à monter des partenariats avec les entreprises pour réaliser ces prototypes (menuiserie aluminium et bois, serrurerie, métallerie, industriels de matériaux isolants biosourcés). Nous travaillons avec de nombreux partenaires qui font partie de cette chaire. Il s'agit donc vraiment d'un montage opérationnel.

Entre agence et laboratoire, l'enjeu d'une communauté d'objectifs et d'ajustements quotidiens

Laurent Devisme. — Il y a le temps de l'expertise ANRT, y a-t-il eu demande d'expertises complémentaires ? Comment a été vécu ce délai d'instruction ? Et autre question temporelle, comment avez-vous négocié votre temps de présence dans la convention de recherche entre laboratoire et agence d'architecture ?

Estelle Gourvennec. — La mise en place du contrat de la convention a pris à peu près le même temps que pour Mathilde. Il n'y a pas eu d'entretien ni d'expertise complémentaire : j'ai eu l'accord direct de l'ANRT.

Quant à la répartition du temps entre l'agence et le labo, c'est du 60 %/40 %, avec l'idée de répartir cela sur trois ans en laissant davantage de temps lors de la dernière année pour la rédaction. Toutefois, je constate que le 60/40 va s'opérer sur l'ensemble des trois ans. La difficulté est la suivante : je travaille essentiellement sur trois opérations qui sont des coopératives habitantes ; je fais des chantiers, etc. Je suis donc très vite happée par le travail de maîtrise d'œuvre, ce qui est une difficulté que je rencontre. Cette difficulté n'est pas imposée par la structure, laquelle est globalement très souple ; personne ne contrôlera le nombre d'heures que je fais bien que je pense donner plus de temps à l'Atelier que ce que prévoit la Cifre.

Il n'y a pas vraiment eu de négociation ; il n'y a pas vraiment eu de tension autour de cela. J'essaie personnellement d'être rigoureuse sur cette répartition du temps.

Laurent Devisme. — Cette répartition est-elle hebdomadaire — trois jours en agence, deux jours au labo —, mensuelle ou autre ?

Estelle Gourvennec. — Je pense qu'elle est mensuelle. Je note dans mon agenda les jours qui se répartissent. En l'occurrence, lors de la première année, mes jours de labo et donc d'enquête de terrain hors l'Atelier se répartissaient beaucoup en fonction des événements qui pouvaient avoir lieu, par exemple des colloques. J'ai fait des points d'éclairage avec des contextes de CLT (*Community Land Trust ;* en français : organisme de foncier solidaire) à Bruxelles et à Londres. Je me suis rendue dans ces deux villes en fonction des événements qui pouvaient se décliner sur ce terrain.

Encore une fois, je suis dans une structure un peu particulière où une grande liberté est laissée aux salariés associés. Personne ne va contrôler mon temps de travail. Les relations sont donc beaucoup basées sur la confiance. En ce sens, il n'y a pas trop de négociation, à l'inverse d'autres collègues doctorants en Cifre, où il y a une vraie crispation autour de cette question du temps de travail, avec la crainte de l'entreprise de ne pas avoir ses heures.

Mathilde Padilla. — Personne ne contrôle ce que je fais ! Je n'ai pas trop respecté ce qui avait été convenu dans la convention. En effet, on avait dit 70 % en agence et 30 % au labo, mais c'est plus une question de confort. Je fais presque 100 % en entreprise mais je travaille sur ma thèse à 100 %. Les autres études ou projets que je peux avoir sont toujours en lien avec la

thèse : ils me font exclusivement travailler sur du XXe et sur des questions d'enveloppe et de réhabilitation. J'ai l'exemple d'une étude d'un immeuble avec une enveloppe légère. Je travaille exclusivement sur des cas qui peuvent alimenter ma thèse. Par conséquent, même si je suis à 100 % à l'agence, disons que 75 % de mon temps est consacré à l'immeuble *Les Cèdres*, l'immeuble qui est notre projet démonstrateur, et sur le sujet de recherche, et 25 % consacrés à des études et projets liés à mon sujet, donc qui alimentent aussi la thèse dans le corpus, etc.

C'est plus une question de confort car en réalité, au début, j'allais un peu plus souvent au labo. Toutefois, à l'agence, j'ai accès à tous les logiciels, c'est très facile et j'ai commencé là-bas avant le début de la thèse. J'avais commencé sur leurs logiciels et nous n'avons pas les mêmes au labo, je pense aux logiciels de dessin.

Estelle Gourvennec. — Ne s'agit-il pas de temps rédactionnel quand tu es au labo ?

Mathilde Padilla. — Non, je le fais à l'agence. Il faut savoir que les locaux du labo sont très petits et que nous sommes très nombreux. En gros, je n'ai pas de bureau fixe, mais un bureau volant, donc il me faut chercher où m'installer…

Laurent Devisme. — Le labo est en fait l'agence !

Mathilde Padilla. — Oui, d'une certaine manière. Quand j'ai besoin du soutien d'un doctorant pour poser une question ou que j'ai besoin de mon directeur, je passe ici, nous nous voyons ; ils peuvent passer à l'agence ; nous faisons parfois des réunions de suivi ici, donc c'est Laurent Volay qui vient avec moi. Nous pouvons passer une demi-journée ici à travailler ensemble avec le directeur de thèse. Inversement, ce peut être mon directeur de thèse qui viendra passer une journée à l'agence pour que nous travaillions ensemble sur le sujet.

Je viens quand je le souhaite : pour faire cet entretien aujourd'hui ou encore demain, je passerai l'après-midi ici à l'occasion des rencontres doctorales. Ils me font confiance comme je leur fais confiance. J'organise mon temps de travail comme je l'entends. Si j'avais une sorte de flicage sur les horaires et sur le temps en agence, je serais venue de moi-même passer des jours en labo pour être tranquille à travailler sur ma thèse.

Quand je suis à l'agence, si on vient me voir pour un autre sujet alors que je suis en train de travailler sur ma thèse et que j'ai besoin de concentration, il me suffit de le dire et on ne me dérange pas.

Estelle Gourvennec. — Ce n'est pas mon cas. Est-ce une grosse agence ?

Mathilde Padilla. — Nous sommes 36. Tous les salariés de l'agence savent que je travaille sur une thèse et que je dois vraiment m'y consacrer. Les cinq associés de l'agence (bientôt six) sont aussi au courant. Laurent Volay souhaite également que cela avance : il fait donc en sorte que l'on me laisse travailler tranquille. C'est un cadre idéal.

Laurent Devisme. — C'est donc un fonctionnement libre, fluide, voire fusionnel, entre les équipes : Laurent Volay d'un côté ; toi, Philippe Dufieux et Olivier Balaÿ de l'autre. Vous pouvez passer une demi-journée ici ou à l'agence : cela circule...

Mathilde Padilla. — Les échanges sont très simples, ont souvent lieu par *mail* : « Où préférez-vous que nous nous voyions ? ENSAL ou Archipat ? ». Si MM. Dufieux et Balaÿ ont des enseignements prévus ici, nous pouvons organiser une réunion ici, etc.

Laurent Devisme. — Si on regarde le trio que constituent le référent dans l'organisation, le directeur ou la directrice de thèse et le doctorant, c'est sûrement différent pour toi, Estelle.

Estelle Gourvennec. — Alain Costes est l'un des fondateurs de la SCOP et est mon référent au sein de l'Atelier. Nous travaillons beaucoup ensemble car nous faisons beaucoup de

colloques et de communications. En l'occurrence, ce n'est pas dans le cadre de ma recherche même si cela s'y inscrit un peu. Nous essayons de produire des articles, donc nous travaillons beaucoup ensemble sur ces questions.

Avec Agnès Deboulet, nous n'avons pas des temps structurés. Autant Agnès qu'Alain ont des emplois du temps très compliqués. Nous nous sommes vu tous les trois deux fois depuis le début d'année pour ainsi dire.

Avec Alain nous avons fait beaucoup de présentations aux CAUE sur les pratiques collaboratives dans l'habitat ; nous étions en train d'écrire un article pour *D'A* sur une opération que nous sommes en train de mener. Nous faisons beaucoup de choses ensemble et il est très intéressé par la Cifre.

Laurent Devisme. — Ce sont des choses de l'ordre de la recherche ou presque, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de ruptures. On sent aussi un enjeu très militant ou activiste.

Estelle Gourvennec. — Activiste, clairement. Il a clairement une position politique. La Scop est une revendication politique ; il tient à la responsabilisation des salariés. Il accorde également beaucoup d'importance à une production réflexive sur la pratique. Le terreau était donc favorable à la réalisation de la Cifre.

L'investissement dans le déroulé de la Cifre est fort. La difficulté pour moi est que j'agis sur mes terrains en permanence. Il me faut aussi faire attention car Alain est très engagé politiquement ; communiste, très investi sur la commune ; je veille à conserver une distanciation vis-à-vis de cela. Comment garder un peu d'objectivité si on est engagé trop fortement ? C'est par exemple ma difficulté vis-à-vis, pas tant de mes terrains que de ma structure. Ce n'est pas vraiment une difficulté aujourd'hui, mais je pense que cela le deviendra à la fin, lors de la phase de rédaction et de la mise à distance nécessaire.

Toutefois, globalement, il y a également une énorme fluidité entre Agnès Deboulet, Alain Costes et moi. Nous échangeons plus par *mail*. Notre objet de recherche est moins cadré que le tien Mathilde, qui est finalement circonscrit à une opération. Je travaille sur trois opérations dans le cadre de l'Atelier. J'ai par ailleurs des terrains hors Atelier. J'ai aussi eu des terrains à Londres et à Bruxelles. Alain Costes s'intéresse aux terrains que je mène au sein de l'Atelier, mais il ne me suit pas sur ce que je fais en dehors, où je suis très autonome dans mon travail de recherche.

Mathilde Padilla. — Je pense que l'on a mis en place ce système de suivi en raison de l'opération et que nous avons en quelque sorte des comptes à rendre à la copropriété. Même s'il ne s'agit pas d'un contrat de maîtrise d'œuvre classique, nous avons aussi envie de le porter comme tel. Dès lors, nous considérons que la copropriété est un peu notre maîtrise d'ouvrage alors que nous ne leur devons rien techniquement ; nous n'avons pas de contrat ; nous devons les diagnostics car c'est la copropriété qui les finance. Quant au reste, c'est plus de la collaboration avec eux qu'un véritable rapport maîtrise d'ouvrage/maîtrise d'œuvre. Toutefois, dans la façon de le faire, nous avons également envie de leur apporter des clés pour résoudre leur problème d'inconfort.

En effet, leur immeuble alimente notre recherche car le but, à travers ce projet démonstrateur, est de généraliser une démarche qui pourra s'appliquer à d'autres immeubles dotés de façades légères.

Des phases de prototype s'annoncent. Il a fallu nous voir très souvent au sujet de la conception entre les phases de diagnostic et de prototypage. A un moment, s'agissant du confort thermique ou visuel, nous nous disions qu'il fallait solliciter l'avis d'Olivier Balaÿ, qui maîtrise toutes ces notions de confort. Il pouvait nous dire, après nous avoir exposé sa

pensée, qu'il serait peut-être bon d'aller voir des bureaux d'études (*Tribu* pour le thermique et le *LASA* pour l'acoustique).

Cela générait en fait un flot de rencontres pour échanger et nous avons fini par organiser un conseil scientifique extraordinaire en quelque sorte : nous avons réuni tous nos partenaires (bureaux d'études, représentants de copropriété, etc.) pour poser toutes les hypothèses et déterminer celles qui pouvaient être prototypées. Nous partions dans de nombreuses directions car en conception architecturale, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse : il y en a cent bonnes et certainement mille mauvaises, que nous avons éliminées au fur et à mesure !

Cette démarche est intéressante dans la Cifre : il s'agit d'une vraie confrontation quotidienne entre recherche et pratique. On avance chaque jour dans la recherche et à un moment donné, on confronte ce qu'on a trouvé à la pratique. Notre façon de pratiquer avec Laurent Volay sur cet immeuble n'est pas du tout la même que s'il n'y avait pas la recherche à côté. Nous n'irions probablement pas si loin, nous n'aurions peut-être pas autant de marge et de possibilités car nous serions contraints par un contrat avec un nombre d'heures limité, qui nous paierait tant et qui nous obligerait à nous arrêter. En l'occurrence, avec ce lien entre recherche et pratique, nous avons l'avantage de toujours pouvoir questionner ce que nous avons fait. Nous pouvons avoir pris une décision et revenir en arrière parce que l'avancée de la recherche nous a montré que cette décision n'était pas bonne. C'est un format que je n'avais pas trouvé lors de mes expériences professionnelles précédentes. Il s'agit de ne pas aller trop vite sur certaines phases, de prendre le temps de chercher dans le terrain, y retourner à de multiples reprises.

Je pense que la dimension de recherche nous oblige aussi à être rigoureux. En effet, l'objectif est tout de même de généraliser une démarche.

Estelle Gourvennec. — Nous avons ce processus itératif dans tous les projets que nous menons. C'est d'ailleurs ce qui constitue la fragilité de notre structure car cela a un impact économique. Nous sommes toujours dans un aller-retour avec la maîtrise d'ouvrage. Comme nous impliquons les usagers, un processus d'aller-retour a lieu systématiquement. Nous déclinons toujours de nouvelles solutions sur les projets.

Je ne fais pas une thèse d'architecture, mais de sociologie. Je pense que la pratique de maîtrise d'œuvre au sein de l'Atelier 15 est favorable à un processus de recherche plus global me concernant en sociologie, avec des entretiens réalisés avec les futurs accédants.

Mathilde Padilla. — C'est aussi ce qui a plu à l'agence Archipat en général et aux autres associés. En effet, ils ont cette envie de ne pas faire les choses juste pour les faire, mais qu'il y ait un sens à leurs projets. Je pense que c'est aussi pour cela qu'ils étaient favorables à la Cifre : cela fait partie de la vision globale de l'agence, qui est spécialisée dans le patrimoine. Le sujet les a profondément intéressés car ils sont très sensibles à ces questions de reconversion du patrimoine. Il s'agit ici de transformer cette façade pour l'adapter à notre époque. Cela peut être très impactant sur le patrimoine que de mettre un bâtiment aux normes du XXIe siècle (RT je ne sais combien). Il y a des impacts, des transformations à faire, et nous essayons de trouver un équilibre entre patrimoine, confort, énergie et économie. C'est cette recherche d'équilibre qui fait que nous avons un équilibre entre recherche et pratique.

Un autre genre de thèse ?

Laurent Devisme. — On perçoit bien la fluidité, la complicité entre les acteurs qui font que vous travaillez sur des projets qui investissent et embarquent tout le monde des deux côtés. À partir d'un tel contexte, comment percevez-vous les laboratoires de recherche dans leur

dimension académique (le Lavue, le Laure, le Cresson…) et la place des doctorants qui ne sont pas dans le même contexte que le vôtre, sans financement CIFRE ?

Estelle Gourvennec. — Je pense clairement que nous faisons un autre genre de thèse. Mais je suis aussi soucieuse de passer beaucoup de temps au labo pour m'inscrire dans les axes de travail et pour participer à la vie du labo.

Quand on a un contrat doctoral pur, on n'est pas dans la même posture. La posture que je construis est en perpétuelle tension entre deux cultures professionnelles : celle du monde de l'architecture et celle du milieu de la sociologie. Cela est difficile à mener mais est également source de richesse dans ce que cela apporte au regard que je porte sur mon objet de recherche.

La difficulté, par rapport à un doctorant qui est à 100 % sur son travail de recherche, est le travail théorique. En effet, nous sommes très vite embarquées dans l'opérationnalité que nous impose la structure. Je me rends compte que nous accumulons quantité de matériaux dont on ne sait quoi faire, avec des réunions que nous menons et la question de savoir jusqu'où aller.

J'en reviens à la question de la distanciation : il est vrai que c'est quelque chose de très difficile à gérer dans le cadre de la Cifre. Comme j'agis sur le terrain, je suis actrice de mes terrains, j'influence mes terrains : ce n'est pas de l'observation participante, mais de la participation observante. Sans préjuger de ce que cela produira, je pense que cela influe l'analyse portée sur notre objet de recherche.

Laurent Devisme. — La difficulté tient peut-être à la mise en place d'outils d'accumulation, d'analyse et de distanciation. Vous tenez toutes deux des carnets de terrain, mobilisez des outils chronophages de l'enquête ?

Mathilde Padilla. — Oui, sinon on zappe des choses. Je passe ma vie à faire des comptes rendus. Lors de chaque entretien, je fais un compte rendu car cela fourmille tellement, il y a tellement d'informations, des décisions peuvent être prises sans l'être ; si on en reparle dans un an, on se demande ce qu'on a dit à l'époque. On est obligé de faire cela.

Estelle Gourvennec. — Cela concerne également l'analyse des situations, comment les acteurs se sont positionnés lors d'une réunion et comment on s'est soi-même positionné vis-à-vis d'autres acteurs. Le carnet de bord et l'enregistrement sont nécessaires.

Mathilde Padilla. — L'enregistrement implique une réécoute et une transposition, ce qui peut parfois être très long, mais en même temps moins synthétique et qui permet de ne rien oublier.

J'ai par exemple mené des entretiens avec les habitants. On est bien sûr moins dans la participation qu'Estelle, mais dans notre diagnostic, on ne voulait pas s'arrêter au diagnostic chiffré. Nous avons mené des entretiens avec les habitants pour avoir les ambiances vécues, ce qui nous paraissait être le sujet principal. S'agissant de réhabilitation, certaines normes doivent être respectées en France mais elles ne sont pas forcément les mêmes que dans le neuf : c'est plus souple. Avant de rentrer dans une norme, nous voulions surtout améliorer le confort des habitants : c'était surtout pour eux.

Il a donc fallu mener des entretiens, et c'est là que le soutien du laboratoire a été très important. En effet, ce n'est pas quelque chose de courant pour les architectes praticiens, même s'ils ont pu le faire de manière informelle. Comment structurer l'entretien ? Comment le traiter par la suite ? Heureusement que le labo était là pour m'aider, avec les autres chercheurs et les autres doctorants. J'ai posé des questions sur la manière de mettre en place des grilles d'entretien, de traiter les données. C'est une dimension très importante de la thèse

et seuls des chercheurs peuvent répondre à ces questions de méthodologie car il fallait que ce soit très rigoureux.

C'est aussi pour cela qu'il est bon d'avoir les deux côtés.

Laurent Devisme. — Pour l'instant, est-ce que l'une ou l'autre a ressenti la nécessité de faire un break dans ce rythme ? Le besoin d'un temps qui ressemblerait à des vacances, pour stabiliser la thèse ?

Mathilde Padilla. — Je pense qu'il faut prendre de vraies phases d'analyse et que cela peut être un peu compliqué dans le cadre de la Cifre pour ne pas se laisser déborder.

Estelle Gourvennec. — Je sais déjà que je n'aurai pas fait la rédaction dans les trois ans, c'est une évidence. Je pense qu'après ces trois ans, il y aura un temps long de rédaction, de distanciation.

Laurent Devisme. — Vous intégrez d'emblée un cadre qui ne surprendra pas dans les sciences sociales globalement, mais qui consiste finalement à se dire que la rédaction viendra après, une fois le contrat terminé.

Estelle Gourvennec. — J'ai un emploi du temps trop chargé. De plus, j'enseigne. Cela déborde.

Laurent Devisme. — C'est proliférant ?

Estelle Gourvennec. — Oui mais en même temps, c'est satisfaisant. Tout cela se fait dans le plaisir.

Laurent Devisme. — Avez-vous le sentiment qu'il y aurait tout de même, dans ce proliférant, des choses qui pèchent : pas le temps de lire par exemple ? Comment faites-vous pour vous dire : « Je sais qu'il y a un continent de choses par rapport auxquelles je dois être en prise ; à un moment, je vais devoir m'y replonger ». Est-ce un motif d'inquiétude ?

Estelle Gourvennec. — L'année dernière, j'ai pris deux fois deux semaines sur le temps de la Cifre pour ne faire que cela. Sinon, quand je vais à des séminaires, des colloques, sur mes terrains, je ne suis pas dans des temps de lecture réflexive. Il est certain qu'il y a toujours une frustration de ne pas avoir le temps de lire ou de se mettre à jour sur la production scientifique relative à notre sujet.

Mathilde Padilla. — Mon sujet est lié à une opération que nous ne sommes pas certains de mener si la copropriété ne dégage pas les moyens. Je n'avais pas forcément de formation spécifique sur le patrimoine du XXe sur lequel intervient beaucoup Archipat. Du coup, j'ai beaucoup lu, au démarrage de la thèse, sur la contextualisation du sujet : le patrimoine XXe, les techniques de réhabilitation, le confort. J'ai lu énormément d'ouvrages.

C'était un peu compliqué parce que j'ai fait cela au début en lisant à la maison ou en prenant une heure dans la journée pour faire une lecture avec fiches. J'essayais de faire cela au début et maintenant, je n'ai plus du tout le temps de le faire. Je me dis que c'est une catastrophe : j'ai acheté et emprunté je ne sais combien de bouquins qui s'entassent et que je n'ai pas le temps de lire ! C'est un peu paniquant car il faut que je les lise.

Je pense qu'il est important de faire ce que tu as fait, c'est-à-dire de prendre un temps pour lire et voir ce qui se fait ailleurs, percevoir un état de l'art plus étendu. Je pense que le plus difficile à gérer dans la Cifre, c'est le terrain, quand on travaille vraiment sur le terrain, le temps d'analyse et le temps de lecture et de rédaction, qui sont trois moments où il faut s'organiser pour pouvoir faire les trois.

Estelle Gourvennec. — Les temps de restitution au labo ou à l'atelier permettent de faire une synthèse. Il y a aussi la participation aux colloques, qui sont des moments où on construit des

petits morceaux d'analyse. Cela nous amène à nous replonger dans la lecture. Je trouve donc des prétextes à ce temps-là. Je suis allée récemment à Athènes, au colloque de l'ENHR sur le logement social en Europe.

Laurent Devisme. — Il faut donc des prétextes pour pouvoir faire…

Mathilde Padilla. — L'écriture d'articles est aussi un bon prétexte. Quand on doit écrire un article, il faut effectivement des références, une bibliographie.

Thèse en sciences sociales / thèse en architecture

Mathilde Padilla. — Il y a aussi cet état de l'art, les sujets qui existent déjà et comment on se positionne ou pas par rapport à cela. Cela oblige un peu de référencement. Ce sont des prétextes qui permettent également de commencer à rédiger, mettre en forme, synthétiser des petits bouts qu'on viendra rechercher pour la rédaction.

Je me suis dit que j'allais essayer (challenge !) d'écrire pendant les trois ans. J'aimerais dans l'idéal avoir fini la partie purement recherche au bout de trois ans. En gros, il s'agirait de pouvoir communiquer et publier la démarche au bout des trois ans et ensuite se poser la question du chantier avec la copropriété. Je souhaite que le chantier s'appuie sur ce que nous avons produit. Dans l'idéal, il faudrait vraiment que nous ayons fini dans les temps.

Etant donné le rythme auquel nous avançons, je pense que nous sommes capables de faire quelque chose de bien. J'ai peur que si nous prenons encore plus de temps, on aura encore plus de matière et on ne s'arrêtera jamais. Je suis un peu comme cela : si on me lance, j'y serai encore dans 10 ans ! Le fait de mettre une *deadline* me permet aussi de me dire : si on a fait prototype, qu'on les a testés, analysés et qu'on a les résultats, entre les diagnostics qu'on aura menés, la démarche qu'on aura poussée jusqu'au prototype, on aura peut-être suffisamment de matière pour terminer là.

Estelle Gourvennec. — Je ne suis pas du tout dans cette posture-là et je ne suis pas certaine que ce soit possible en sociologie. J'ai la chance d'avoir achevé un terrain qui est celui de Vitry-sur-Seine ; il s'agit d'une opération d'accession sociale à la propriété en habitat participatif. Mes ménages ont emménagé en septembre dernier. Je vais retourner les voir après avoir laissé passer un peu de temps. En effet, comme j'ai été opérationnelle pendant quatre ans avec eux et que la livraison était conflictuelle, je vais retourner les voir en décembre.

À ce moment-là, je commencerai des entretiens sociologiques semi-directifs. Derrière, j'ai accumulé des carnets, j'ai produit bon nombre d'articles. J'ai besoin de ce temps de distance pour avoir un objet, une problématique qui tende vers une posture sociologique.

C'est aussi cela, la difficulté : je suis sur le terrain, j'agis dessus ; les habitants me voient en tant qu'architecte ; ils savent que je fais une thèse, mais je ne vais pas leur dire : « Attendez, on va s'arrêter deux secondes, je vais vous faire un entretien semi-directif et vous allez me raconter comment vous vivez l'expérience ». Cela ne marche pas : je ne peux pas changer de casquette ainsi.

C'est pourquoi j'ai mes terrains à l'Atelier et mes terrains à l'extérieur où, là, j'ai une autre posture. En l'occurrence, je suis vraiment dans une posture d'apprentie sociologue avec eux.

Laurent Devisme. — Il s'agit donc de combiner des méthodes.

Mathilde Padilla. — Du coup, le temps long et la maturation me semblent essentiels. Me concernant, je n'ai pas du tout cette phase-là. C'est aussi ta pluridisciplinarité qui t'impose de devoir à un moment donné changer de casquette entre l'architecte et la sociologue.

Quand on posait la question d'une thèse différente, j'ai déjà eu la remarque quand il a fallu faire le plan détaillé de la thèse. En effet, on a commencé à organiser les choses. On s'est dit que toute la dimension de conception n'était pas trop de la rédaction, mais plus du dessin, et on allait donc devoir présenter tout un volet de dessins. Comment faire ? Car dans le canevas de l'université Lyon II, le dessin n'existe pas.

La thèse sera en fait très pratique. Il y aura forcément tout ce qu'on retrouve dans une réflexion classique de recherche avec l'état de l'art, la problématisation, la présentation du corpus, le développement de la méthodologie. On a tout cela, et c'est surtout cela que j'ai commencé à rédiger.

Par contre, je n'ai aucune idée de la manière dont je vais présenter ce qui concerne les phases de conception et de prototype. Je pense que cela viendra quand on aura fini. C'est peut-être cette partie-là qu'on va plutôt rédiger au cours de l'année 2020. En effet, il paraît compliqué d'envisager la manière de le présenter avant. C'est un peu inédit.

Laurent Devisme. — Il faudra faire le récit de cette étape. Cela passera aussi par un texte.

Mathilde Padilla. — Il faut que cette phase soit finie pour en faire le récit. Pour l'instant, comme on est en plein dedans, je ne sais pas où cela mènera. Je ne suis pas capable de problématiser ou remettre cela en question parce que cela évolue sans arrêt.

Je pense donc que la rédaction se fait un peu en deux temps. Il y a d'abord les parties méthodologiques, état de l'art et corpus qu'on peut rédiger dès à présent parce que c'est établi. Concernant toutes les parties sur le « terrain », cela devra attendre la fin, et c'est là que le planning devra peut-être être modifié.

Il y a aussi tous ces échanges avec les industriels, les entreprises, les professionnels.

Laurent Devisme. — Il faudra faire des choix de mise en intrigue : comment tous ces gens-là vont-ils apparaître dans la thèse ?

Mathilde Padilla. — C'est cela. Dans la partie sur la méthodologie, on dit qu'on a monté une équipe pluridisciplinaire. Toutefois, l'équipe pluridisciplinaire ne comprenait pas tout le monde au début. Est-ce qu'on indexe par exemple à ce moment-là les personnes qu'on a rencontrées dans les phases de conception de prototype ?

La mise en forme de la thèse est déjà un travail en soi. J'y ai passé du temps et on n'a pas fini.

Estelle Gourvennec. — Quand tu dis « on », c'est avec… ?

Mathilde Padilla. — C'est avec mes directeurs de thèse. Cela a d'abord été Philippe Dufieux, qui est venu m'aider à mettre en place le plan détaillé. On l'a ensuite validé avec Olivier Balaÿ, puis avec Laurent Volay, qui nous a dit qu'il serait peut-être bien de faire ainsi. On a à nouveau échangé et on s'est rendu compte que ce n'était pas bien ainsi : on a donc changé. Cela bouge un peu tout le temps…

Laurent Devisme. — Le plan détaillé a donc été établi au cours de la première année ?

Mathilde Padilla. — Oui.

Laurent Devisme. — C'est aussi une particularité. Dans les sciences sociales, on met en place le plan tardivement.

Mathilde Padilla. — Cela nous a aussi servi à nous organiser, bizarrement. Au début, on partait un peu dans tous les sens. Le fait d'avoir eu le plan détaillé a permis de ranger les documents. Cela m'a aussi servi d'organisation de ma méthode de travail pour tout organiser en fonction des phases qu'on a exposées dans la thèse.

Estelle Gourvennec. — C'est intéressant car on aborde là la question de la thèse en architecture. La thèse en architecture est quelque chose de récent et cela ne mobilise pas les mêmes contraintes méthodologiques ou le même processus que la thèse en sociologie.

Mathilde Padilla. — Exactement, et du coup, il n'y a pas trop de modèles. Au début, j'avais commencé à regarder les autres thèses en architecture et je voyais que c'était chaque fois complètement différent. Je me demandais comment j'allais m'organiser ! On retrouvait toujours ces chapitres un peu classiques : état de l'art, problématique, notions, corpus, etc., mais le déroulé était toujours complètement différent, chaque fois très adapté au sujet.

Je me suis donc dit qu'il n'y avait peut-être pas une mise en forme type mais qu'il fallait simplement s'adapter au sujet et aux résultats. En effet, je pense que cela va encore bouger car les résultats vont peut-être faire que le dernier chapitre changera.

Des perspectives professionnelles hybrides et crédibles

Laurent Devisme. — Comment vous voyez-vous dans deux ans, trois ans, quatre ans ? Ce sera fini, la thèse sera matérialisée dans un objet — on ne sait pas trop : cela dépend des disciplines. Pour vous, les utilités de la thèse peuvent bien sûr être variées, mais qu'est-ce que cela donne derrière ?

Certains voudraient continuer à cultiver l'esprit Cifre ! Mais pour vous, il peut s'agir de plonger encore plus dans l'opérationnalité ou au contraire cultiver la réflexivité et aller vers l'enseignement et la recherche.

Estelle Gourvennec. — Ce n'est pas encore très clair. Il est sûr que j'ai envie de pouvoir enseigner à l'issue de cela et de continuer cette hybridation entre maîtrise d'œuvre et recherche. Quant à savoir comment cela se formalise, c'est dur à dire. Je ne pense pas que je serai dans une opérationnalité à 100 % ; j'aurai toujours cette hybridation, du moins j'essaierai de continuer dans cette dynamique.

Cette posture-là me plaît bien : pouvoir continuer à faire de la maîtrise d'œuvre et être dans des logiques de recherche dans l'opérationnalité.

Mathilde Padilla. — J'ai une idée assez précise mais en même temps, cela peut changer. À l'heure actuelle, je me dis que j'aimerais bien continuer à lier recherche et pratique à travers l'agence. On n'en a pas encore vraiment discuté avec Archipat, mais c'est d'abord une agence où je me sens bien, où je retrouve mon éthique professionnelle dans leur façon de travailler. J'ai l'impression qu'il y a beaucoup à faire et apprendre, surtout sur le patrimoine XXe. Mon idée serait de continuer sur ces sujets de réhabilitation du patrimoine XXe au sein de l'agence et de poursuivre recherche et pratique.

En menant cette thèse, je gagne en connaissance, mais j'en produis aussi. C'est ce qui est intéressant dans cette façon de faire de la recherche et de la pratique : on peut produire une connaissance qui servira à pratiquer l'architecture. Le fait d'être dans cette posture où l'on pratique et à la fois on remet en question ce que l'on fait, on trouve des techniques innovantes pour le faire, est passionnant. Je pense que c'est quelque chose qui se fait dans la pratique architecturale, mais on ne va peut-être pas aussi loin ou alors on ne met pas forcément les mots recherche et pratique ensemble, alors que je pense qu'il est impossible de dissocier les deux dans la discipline qu'est l'architecture. Je souhaite pouvoir développer cette façon de pratiquer l'architecture au sein de l'agence.

Laurent Devisme. — Quel serait le modèle économique ?

Mathilde Padilla. — Limite-t-on la production à des articles, des publications sur nos travaux ou voulons-nous aller plus loin dans la production de connaissances ? Par ailleurs, j'aime aussi

beaucoup l'enseignement et j'ai l'opportunité, grâce à Philippe Dufieux, de donner quelques heures dans les séminaires du domaine d'études AHD (architecture, héritage et durabilité). Mais ce serait pour plus tard, je pense.

En tant qu'étudiante, j'ai souvent râlé car je voulais des enseignements pratique-recherche-pédagogie. J'ai l'impression qu'en ayant enchaîné directement la thèse après le Master, je ne me sens pas légitime à donner un enseignement quelconque immédiatement. En tant qu'intervenante ponctuelle, sous la tutelle de mon directeur de thèse, cela convient, mais si c'était moi, je ne me sentirais pas encore tout à fait légitime.

Laurent Devisme. — C'est finalement un horizon pour toutes les deux. L'idée de concilier enseignement, recherche et pratique est réaliste, intéressant, même s'il risque de prendre du temps.

Estelle Gourvennec. — Je pense aussi que cela apporte beaucoup au milieu de l'architecture. On peut constater qu'il y a souvent peu de prise de recul sur la pratique. Quand on regarde la production architecturale aujourd'hui, ce qui sort de terre, je ne sais pas si on peut s'en satisfaire, en tout cas en France.

Il s'agit d'avoir des architectes un peu hybrides qui réinterrogent les montages juridiques et financiers qui dictent l'architecture déclinée ensuite ; il s'agit de réinterroger notre posture dans la société car actuellement, si on pouvait se passer de l'architecte, on s'en passerait.

Je pense que la profession a besoin de cette production de matière, de se requestionner sur sa place, sur ce qu'on produit, comment. Peut-être que des profils comme les nôtres ont ce rôle-là.

Des rebonds dans la recherche et l'enseignement

Laurent Devisme. — Jusqu'ici, vous dites-vous que cela vaut le coup d'investir ce profil hybride que vous avez toutes les deux, même si cela pose toujours un problème d'emploi du temps et d'agenda, mais aussi de reconnaissance par les institutions peut-être…

Estelle Gourvennec. — Oui, c'est sûr.

Mathilde Padilla. — Je suis élue à la commission de la recherche de l'Ensa Lyon. Je pense que le profil hybride est intéressant car en commission de la recherche, on parle aussi d'employabilité des doctorants, de professionnalisation ou d'insertion professionnelle, à quoi sert de faire une thèse, etc. Il est donc très intéressant de s'investir dans les instances car cela nous rapproche un peu de la discipline.

Je pense aussi qu'il est important que l'architecture soit reconnue comme une discipline scientifique, parce que ce n'est pas trop cela pour l'instant… Pourtant la recherche en architecture existait avant l'existence du doctorat, sauf qu'on ne mettait pas des mots dessus. Je pense qu'il serait important d'organiser toute cette connaissance sous la forme d'une discipline qui serait reconnue et qui arriverait à avoir une certaine production scientifique.

En effet, comme on n'arrête pas de remettre en question notre profession, il s'agirait de montrer qu'il y a un vrai professionnalisme, une vraie réflexion, et que l'architecte n'est pas uniquement là pour faire joli. C'est un très gros résumé, mais je pense que c'est intéressant et qu'il est bon d'ouvrir cette possibilité aux étudiants et que ce soit quelque chose qui ne soit pas vu comme : « Oh, là, là… la recherche… ».

Estelle Gourvennec. — C'est encore un peu vu comme cela. Quand on s'engage dans un travail doctoral en tant qu'architecte, réussir à conserver sa légitimité professionnelle en tant

que maître d'œuvre est hyper difficile. C'est un peu différent dans ton cas car ton objet de recherche est très ciblé sur l'architecture.

Me concernant, si j'avais fait ma thèse en contrat doctoral directement après mes études d'architecture, j'aurais perdu pied avec le monde de l'architecture opérationnelle. Le fait d'avoir exercé pendant cinq ans assoit quelque part une légitimité et une reconnaissance qui me permettent de mettre un peu à distance la maîtrise d'œuvre et de pouvoir m'investir pleinement dans la sociologie. La légitimité que j'ai de ma pratique — le fait de construire des bâtiments, etc. — me permet de ramener, d'apporter des connaissances sociologiques au milieu de l'architecture.

Je trouve toutefois qu'il y a encore des catégorisations très fortes entre les architectes praticiens et ceux qui font de la recherche. On a des gens qui se tournent le dos. C'est cela, dans les écoles d'architecture aujourd'hui. Quand on regarde les enseignants du projet, soit ce sont des stars architectes, soit il y a toujours cette guerre de celui qui produit, celui qui construit, celui qui ne construit pas. Je trouve que le dialogue entre ces deux mondes est aujourd'hui compliqué.

Laurent Devisme. — C'est sûr, on peut le vivre comme enseignant aussi. On peut entendre aussi que celui qui engage une thèse se met en marge, oblique : il abandonnerait pour faire autre chose ! C'est très différent des autres disciplines et s'appuie sûrement encore sur l'aura mythifiée de la maîtrise d'œuvre.

Estelle Gourvennec. — C'est pour cela que je parlais de tension permanente ressentie. En effet, réussir à construire cette hybridation tout en gardant une légitimité dans un monde comme dans l'autre est parfois schizophrénique.

Laurent Devisme. — Martin Vanier évoque dans un texte la condition schizophrénique du thésard en Cifre.

Mathilde Padilla. — Il y a aussi la tendance à s'autocritiquer. Vu le sujet, je me dis que je fais vraiment de la recherche ; parfois, c'est l'inverse, et je me demande si je fais vraiment de l'architecture. À la fin, je me dis que si je me pose la question, c'est peut-être parce que je fais les deux et que je deviens complètement tarée. De par mon sujet, qui est très architectural avec une production à la fin, je me demandais si les autres chercheurs et doctorants allaient comprendre en quoi c'est…

Laurent Devisme. — Si on te pose la question aujourd'hui : en quoi ce que tu fais est-il de la recherche ? Que réponds-tu à ceux qui objectent… ?

Mathilde Padilla. — C'est de la production de connaissances sur un sujet non ou peu exploré. Il y aura forcément à la fin un résultat et la production d'un travail de recherche car, à part les travaux du TSAM et de Franz Graf sur la réhabilitation de ce type de façade, il y a eu peu de travaux sur le sujet, surtout avec cette approche expérimentale.

Laurent Devisme. — Il y a aussi des problèmes à résoudre.

Mathilde Padilla. — Voilà, une méthodologie, une démarche réflexive, tout un prospect établi avant.

Estelle Gourvennec. — Une manière de regarder sous un autre angle une réalité sociale.

Mathilde Padilla. — Cela pose aussi la question de savoir ce qu'est la recherche. C'est une question tellement vague qu'on ne peut pas répondre à tout non plus.

Laurent Devisme. — Il est vrai que ta réponse provisoire, Estelle, n'est pas toujours facilement entendue aujourd'hui. « Regarder sous un autre angle la réalité sociale » est

parfois vu comme un luxe et il faudrait plutôt mettre tous les chercheurs sur des questions résolutoires.

Estelle Gourvennec. — Le sociologue n'est pas là pour apporter des réponses.

Par ailleurs, il y a eu la question de la commande d'État. Il y a eu la vague des années 1980, pendant laquelle les sociologues ont participé à la construction de politiques publiques, etc. Après, il y a eu des distanciations. En effet, le sociologue travaille sur commande d'État ou d'institutions ; il est donc obligé de répondre à cette demande.

En tout cas, je pense que nos postures hybrides font beaucoup de bien dans les écoles d'architecture. J'ai été à La Villette pendant trois ans ; la légitimité du sociologue était compliquée. Il était compliqué de créer des transversalités entre le projet et la sociologie. Le fait que je sois architecte, que je maîtrise la technique, les dimensions structurelles, etc., était la seule condition pour être écoutée de certains profs de projet qui se sentaient dans un mépris total à l'égard de la sociologie. Comment peut-on concevoir, encore aujourd'hui, l'architecture comme un objet architectural dans la ville ? C'est impensable. Pourtant, ce sont encore des enseignements de projet donnés en école d'architecture. On a encore cette idée de l'objet architectural, de l'œuvre architecturale...

Mathilde Padilla. — Nous avons ici l'avantage de développer beaucoup de co-constructions. Dès la licence, nous avons eu une co-construction architecture-sociologie. C'était très intéressant et cela a été légitimé par l'intérêt porté par les étudiants. Dans le cadre de ce projet, nous avions des usagers. Il fallait concevoir pour eux un espace « idéal » selon leur situation. En gros, nous interrogions ces usagers, nous cherchions à comprendre leurs besoins et nous essayions de concevoir avec eux. Tous les étudiants se sont donnés à fond dans le projet.

Nous avons fait la même chose avec des co-constructions histoire de l'art-projet, structures-projet, ce qui est un peu plus évident, mais les enseignements co-construits ne sont jamais évidents.

La pluridisciplinarité commence à faire son chemin dans les enseignements : ce n'est plus aussi cloisonné qu'avant.

Laurent Devisme. — c'est engageant ! Suite à la création du corps des enseignants-chercheurs, on trouve des collègues qui disent : « Je suis devenu maître de conférences, qu'est-ce que cela veut dire ? Que dois-je faire ? ». Je trouve bien de pouvoir s'appuyer sur des gens qui, comme vous, en font leur pratique, sont en train de dire que c'est possible. Cela ne se décrète pas ; cela s'éprouve.

Mathilde Padilla. — On ne devient pas hybride en une fois. Quand j'ai commencé ma thèse, j'ai mis un peu de temps à comprendre comment fonctionnait le processus de recherche. J'ai eu un petit temps d'adaptation. En effet, notre mémoire est une initiation à la recherche.

Laurent Devisme. — Qu'en est-il de la mention « recherche de PFE » ? L'as-tu faite ? Cela passe-t-il par exemple par un stage en labo ?

Mathilde Padilla. — J'ai fait quelque chose d'un peu compliqué. Normalement, il y a un stage en labo. Je ne l'ai pas fait car j'étais en double cursus sur l'année : en même temps que mon Master et mon PFE en architecture, j'ai passé un Master en urbanisme à l'université de Lyon. J'avais déjà un stage à faire dans ce cadre-là et un stage d'architecture : j'avais donc déjà quatre mois de stage à faire. Si j'avais fait le stage de la mention recherche, j'avais six mois de stage à caser en un an ! Ce n'était pas possible. On m'a donc dispensée du stage en labo mais normalement, oui, il y a un stage en labo. Cela ne s'est pas fait mais il y a aujourd'hui toute cette dynamique de stage en labo. C'est très intéressant : les nouveaux programmes de Master se calent sur les axes de recherche des laboratoires de l'école.

Laurent Devisme. — Sans exception ?

Mathilde Padilla. — Sans exception. Du coup, on présente un peu les axes de recherche aux étudiants de Master. On essaye de lier leur mémoire de recherche avec leur PFE s'ils le veulent : rien n'est imposé. Ensuite, ceux qui veulent aller en mention recherche passent naturellement par un stage au labo. Il existe maintenant un vrai tissage qui n'existait pas dans l'ancien programme de l'école. Cela crée des hybridations dans les domaines d'études, ce qui est bien. On se retrouve donc dans les domaines d'études avec des enseignants-praticiens, des enseignants-chercheurs — dans l'acception ancienne car tout le monde est maintenant enseignant-chercheur — actifs dans les laboratoires.

Vers une médiatisation lente mais solide

Laurent Devisme. — Il y a bien sûr aussi des CIFRE compliquées : soit des enjeux très séparés entre organisation et laboratoire, soit une opportunité financière pour l'entreprise… On voit bien dans vos deux cas une passion se manifester, une certaine conception de l'architecture et du service qu'elle rend, l'enjeu de rencontres concrètes…

Mathilde Padilla. — Il est très important que ce soit un projet commun. Même si ce sont des acteurs qui sont venus après parce que le projet, à la base, venait d'untel ou untel. Quand ils arrivent, ils s'approprient le sujet et ils ont envie de s'y investir. Sinon, c'est là que les difficultés arrivent ; cela peut être trois ans horribles au lieu de trois ans géniaux. Je pense vraiment qu'il faut que le sujet emballe tout le monde.

Estelle Gourvennec. — Je rappelle que ma Cifre est la deuxième au sein de l'agence. Fanny Delaunay a fait une Cifre en urbanisme et a soutenu l'année dernière[1].

Mathilde Padilla. — Laurent passe beaucoup de temps à m'encadrer parce que je pense qu'il a envie de le faire. J'en suis ravie car il prend énormément de temps à travailler sur le sujet. Je pense que cela peut constituer un frein pour certaines agences en raison du temps que l'on doit y passer, et donc de l'investissement que cela représente.

Estelle Gourvennec. — C'est le problème de notre structure mais en même temps, c'est ce qui fait qu'on y est bien. On n'est pas très rentable ni très regardant sur le temps, sur ces choses-là. On a notre équilibre financier mais…

Mathilde Padilla. — Je pense que c'est aussi pour cela que cela fonctionne.

Estelle Gourvennec. — Il n'y a pas toujours de recherche de rentabilité. Du coup, on est bien. On choisit nos commanditaires. On ne travaille pas pour des commandes privées. Du coup, on tient notre discours derrière. En même temps, on a un salaire unique.

Mathilde Padilla. — Archipat, quand ils se sont investis, savait parfaitement que cela allait leur prendre du temps. C'est parce qu'ils avaient envie de s'investir qu'ils l'ont fait. On m'a un jour demandé pourquoi il n'y avait pas plus de Cifre en agence. Il est vrai que je me suis interrogée. L'activité est déjà très tendue…

Estelle Gourvennec. — Certains n'y croient pas. J'ai rencontré des structures me disant ne pas du tout croire à cela, n'étant pas convaincues par le dispositif. *D'A* a récemment publié un article sur les agences qui se lancent dans les Cifre et développent, au sein de leur structure, des pôles recherche et développement. Elles bénéficient par conséquent d'un crédit impôt recherche assez conséquent. C'est de la recherche qui s'oriente plus en

[1] « Les formes socio-spatiales de la norme. Le cas de la pratique des espaces publics récréatifs enfantins », thèse soutenue en Décembre 2018.

résistance des matériaux, confort thermique, etc. Peu se consacrent à des sciences sociales, mais certaines explorent cette branche et revendiquent le fait de faire de la recherche.

Mathilde Padilla. — À l'agence, nous avons demandé un crédit d'impôt mais à la base, nous ne savions même pas que cela existait. Ils ont découvert cela avec le bureau d'études TRIBU. Il ne faut pas abuser de ce système ; il ne faut pas que ce soit une excuse pour que les agences défiscalisent. Par contre, c'est mon point de vue parce que nous n'en avons jamais parlé avec Archipat, je trouve que c'est aussi pour eux un système qui permet de les rémunérer pour le soutien et l'encadrement qu'ils apportent. Je suis personnellement impressionnée par le nombre d'heures passées pour m'accompagner dans ma recherche.

Toutefois, il ne faut pas que cela devienne une excuse pour prendre un doctorant dans sa structure. Cela a l'avantage de soulager un peu les structures qui investissent du temps dans la recherche. Si l'agence passe beaucoup de temps à travailler sur cette recherche, je trouve normal que cette production de connaissances soit reconnue d'une certaine façon. Après, je pense que le fait d'installer cette réflexivité au sein d'une agence, c'est aussi pour du long terme, pour que cela serve par la suite. La rentabilité ne sera pas immédiate…

Estelle Gourvennec. — Dans mon cas, cela apporte à notre pratique professionnelle, mais cela n'apportera pas de commandes. Par contre, je fais plein de rencontres quand je me rends aux colloques. J'ai rencontré dernièrement Paris Aménagement. Porte d'Ivry, il y a tout un quartier où nous avons fait trois ou quatre coopératives et je vais faire visiter cela à toute l'équipe de Paris Aménagement. Ils sont intéressés ; du coup, on connaît Atelier 15. On sait que nous sommes spécialisés là-dedans : c'est une forme de reconnaissance. Nous sommes aussi souvent invités aux CAUE en présence d'opérateurs sociaux.

Mathilde Padilla. — Nous nous rendons au CAUE d'Annecy prochainement pour une formation sur le patrimoine XXe. Du coup, nous allons présenter la thèse là-bas !

Estelle Gourvennec. — Nous sommes référencés dans une spécialité, un champ, et certaines maîtrises d'ouvrage viennent nous chercher pour cela. Je n'ai pas la prétention de ramener des marchés mais tout de même, cela y participe.

Estelle Gourvennec. — Une dernière chose par rapport à mon parcours : le Master recherche en sociologie que j'ai fait à l'issue des cinq ans en architecture a été très important pour la construction d'une problématique, la déconstruction d'un objet, les méthodes de terrain et les enquêtes. À Paris VIII, l'entrée vers la sociologie est très empirique. Cela correspond tout à fait aux profils des architectes et à mon profil de rentrer dans la discipline par le terrain.

Sans ces outils-là, je ne sais pas si j'aurais pu ensuite me lancer dans une thèse en sociologie.

Mathilde Padilla. — Je pense aussi que c'est un gain de temps pour la thèse d'avoir déjà ces méthodologies en tête et de savoir comment intervenir. La problématique d'une thèse et la problématique d'un mémoire ne se tournent pas de la même façon. Si je n'avais pas été aidée par Olivier Balaÿ et Philippe Dufieux, je pense que j'aurais mis six mois à faire cela. Par conséquent, la thèse en trois ans, vu le sujet, ce n'aurait pas été possible.

Le fait d'avoir cette technique préalable en recherche fait bien gagner du temps pour la suite. Cela permet de se concentrer sur le sujet. En effet, j'ai dû mettre en place un système méthodologique que je ne connaissais pas. C'est quelque chose que je ne savais pas faire. J'ai donc appris sur le terrain.

Laurent Devisme. — On aime assez le bricolage méthodologique : il a aussi des vertus en termes d'entrain, d'aller chercher des choses dont on manque, etc.

Mathilde Padilla. — Quand on en a la possibilité, il est toujours intéressant de faire. Un Master de recherche est quelque chose d'intéressant et dans les profils hybrides, cela rend

des choses encore plus hybrides : recherche-praticien, sociologue-architecte, voilà ! En effet, l'architecte-architecte, c'est bien, mais il est aussi bien de s'ouvrir à d'autres champs disciplinaires, surtout quand on fait de la recherche : il faut être curieux !